

# *Libretto*



JEAN-PAUL MARI

# SANS BLESSURES APPARENTES

Enquête sur les damnés de la guerre

*libretto*

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2008

ISBN : 978-2-36914-823-4

*À mes filles Elsa et Pauline*



«Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.»

La Rochefoucauld



## PRÉFACE

Il est arrivé, tendu, traits tirés, yeux rougis, bouche nerveuse, après une évidente mauvaise nuit, une de plus. Deux ans que ce réalisateur de documentaires ne réussit plus à dormir, à s'asseoir dos à une fenêtre ou à tenir une caméra. Deux ans déjà de souffrance aiguë, avec cette question sans réponse : « Suis-je devenu fou ? » Deux années interminables à se débattre, englué dans le marais de l'angoisse, entre la *chose* qui l'a terrassé là-bas et le monde d'ici où il ne se reconnaît plus. La *chose* ? Elle peut prendre ici la forme du trou noir du canon du fusil qui devait vous tuer, là les yeux grands ouverts d'une tête posée sur le trottoir, le regard d'un ami blessé qui s'en va, la pestilence d'une fosse commune ou les mains gluantes des assassins à qui vous venez d'échapper. Une tache indélébile qui habite vos nuits, vos jours, votre vie. Une image, une seule, toujours la même, obsédante à l'infini. Celle de l'Horreur, d'une rencontre avec la mort, le Néant. Je l'ai vue à l'œuvre sur le terrain, chez des amis, mes confrères reporters, des soldats, des humanitaires. Elle frappait, invisible, terrassait, tuait parfois, et s'évanouissait

sans décliner son identité, sa nature. Une tueuse en série anonyme, implacable, fantomatique. Pourtant, le mal a un nom : névrose traumatique ou syndrome post-traumatique, ou encore, à l'anglo-saxonne, PTSD, *post-traumatic stress disorder*.

Comment, aujourd'hui encore, le trauma peut-il être aussi dévastateur ?

Il y a une quinzaine d'années, en préparant ce livre, je travaillais sur cette *chose* qui nous tue sans blessures apparentes. Pourtant, quand j'évoquais le sujet de mes recherches, je ne rencontrais au mieux que l'incompréhension, parfois la raillerie et toujours le déni : « Quoi ? Le trauma, la *chose*, mais... de quoi parles-tu ? » Le thème provoquait un profond trouble, voire un haut-le-cœur chez les reporters qui s'indignaient en clamant que personne n'obligeait à faire ce métier – comprenez, pas fait pour les lâches et les faibles – même s'il était acceptable qu'on revienne « ému » du Rwanda, non ? Comme si le trauma relevait du courage ou de l'émotion. Maldonne.

Après la parution du livre, je m'attendais donc à une certaine indifférence, voire au silence. Surprise ! Malgré l'obscurité du sujet, sa complexité, l'ouvrage a fait son chemin, trouvé des voix ici ou là, suscité des messages d'inconnus blessés mais jusqu'ici muets, obtenu à la fois une sélection au prix de l'Armée de terre et le Grand Prix des lectrices *Elle*. À l'évidence, le mal était trop cruel et le désespoir si grand que la foule des traumatisés et leurs familles souffrantes avaient un besoin impérieux de décrypter le mystère pour trouver une issue à leur calvaire.

Au même moment, les militaires français eux-mêmes poursuivaient une grande réflexion sur les pas des Américains tétanisés par leurs énormes pertes psychiques en Irak et en Afghanistan. Surprise encore : nos psychiatres militaires savaient déjà. Des poilus convulsifs frappés par l'« obusite » de 14-18 traités à l'électricité jusqu'aux forces spéciales des

conflits contemporains accueillis au Val-de-Grâce, les pys militaires français possèdent une connaissance approfondie du trauma de guerre. Un solide savoir et une littérature abondante hélas réservés aux initiés, au comité restreint des spécialistes.

Je n'ai évidemment rien découvert, il suffisait de les faire parler.

Grâce à eux et notamment au docteur François Lebigot, professeur lumineux, aveugle mais clairvoyant, j'ai pu avancer dans mes recherches. Oui, les psychiatres militaires savaient, ne restait plus aux généraux qu'à permettre la mise en pratique. Ce qu'ils ont fait. En juin 2009, le général Irastorza, chef de l'état-major de l'armée de terre, autorise la création d'un SAS de Chypre, un hôtel au bord de la mer, une étape sur le chemin du retour des soldats d'Afghanistan, entre terrain de guerre et retour au quotidien, juste le temps de détecter les fractures. Chez les humanitaires avertis, dont les urgentistes reviennent eux aussi parfois brisés d'un séisme ou d'une guerre civile, les ONG ont mis en place des cellules de détection et d'accueil. Quant aux reporters, des voix se sont élevées, celles de baroudeurs au talent et à l'expérience indiscutables, pour témoigner que, eux encore, même couverts de médailles et de prix, sont revenus brisés par l'horreur, quand d'autres ont tout simplement disparu, vie et carrière fracassées, emportés par le silence, l'alcool, la drogue ou le suicide.

Peu à peu, la parole du traumatisé, reconnue, a gagné l'espace public. Au point de devenir invasive dans les médias, la littérature et le cinéma. Bien sûr, le terme, en se répandant, a dérivé, et on a fini par tout mélanger, le simple « stress » et le « trauma », quitte à créer des cellules psychologiques après un accident de bus... Peu importe ! L'idée a progressé, le silence assassin a reculé, les tabous sont tombés, et plus personne

n'ose parler de faiblesse ou de folie : le trauma est une blessure. Et comme toute blessure, elle se soigne, à condition d'être traité dans l'urgence et par un spécialiste compétent. Témoin ces lettres de lecteurs, bouleversantes, reçues de militaires, journalistes ou humanitaires, qui me racontent leur calvaire passé, leur rencontre avec le livre, un film, leur doute, la décision – enfin ! – de consulter, de se soigner. Et leur retour à la vie.

Quel chemin parcouru par la société en une quinzaine d'années ! Alors pourquoi cet homme, réalisateur, face à moi aujourd'hui, et qui me parle de son mal laissé trop longtemps sans soins, ses difficultés avant de trouver de l'aide, ses nuits de cauchemars, sa famille ébranlée et sa vie en panne ? Pour une raison toute simple. L'armée, les ONG et les grands médias, télévisions ou journaux, ont les moyens de mettre en place des cellules d'aide avec psychologues ou psychiatres, mais pour tous les autres, la grande majorité des acteurs de terrain, jeunes free-lance, indépendants, isolés, il n'en est rien. L'homme ou la femme qui revient de guerre ou de catastrophe se retrouve dans la pire des situations : seul. Pour eux, le trauma reste une blessure de la honte.

La lutte contre le mal, le mystère du trauma, est encore longue. Plus que jamais, il faut faire lumière sur son obscurité, la méconnaissance qui en fait un danger mortel. Il faut continuer à autopsier la mort. Affirmer l'humanité malgré l'horreur du monde, dire haut et fort ce qui nous relie, nous les hommes : les mots. Les mots de l'humain face au mal, au Néant. Et les mettre à la portée de tous. Ne serait-ce que par un livre.

## MON CAPITAINE

Bagdad, 8 avril 2003

Ce matin, l'aube est noire. Un brouillard sale monte des fosses de pétrole en feu. Elles brûlent jour et nuit au cœur de Bagdad, vomissant des nuages de scories chaudes qui masquent la ville à la vue des avions américains. La poussière ocre d'une récente tempête de sable crisse dans les draps. Ma peau pue le naphte brûlé, le tabac froid, la sueur rancie et la fièvre de plusieurs semaines de guerre, j'en ai l'âme encrassée. J'écris depuis des heures en regardant ce monde qui n'en finit pas de noircir. Mon épaule droite me fait mal. Hier, dans la rue, le souffle de l'explosion d'un missile Tomahawk, tombé à quatre cents mètres, m'a plaqué contre un mur. Cette nuit, une nouvelle déflagration m'a jeté au bas du lit. J'ai enfilé un gilet pare-éclats, à même le corps, comme un peignoir. Dehors, sur le balcon de ma chambre 1632, au seizième étage de l'hôtel Palestine, j'ai aperçu mon sexe nu, et j'ai mis un slip. Le Tigre coulait, fleuve puissant, hérissé par une brise qui lui donnait la chair de poule. Un fantôme

de brume ouatait le halo des lampadaires sur les berges. Le ciel de Bagdad brillait, illuminé d'en bas par l'incendie. Au loin, des grognements sourds ont annoncé comme un orage qui s'approchait par le sud, au ras des dunes, quelque part dans le désert du Koweït.

Au départ, ce n'était qu'un tourbillon de sable, provoqué par le souffle des réacteurs d'avions le long d'une piste d'aérodrome militaire, entre les buissons d'épineux et l'herbe à chameaux. Puis l'orage naissant a décollé en formation, chargé de F-18 et de B-52, et il s'est élancé vers le ciel, promesse de tempête, dressant sur son chemin le poil du renard du désert. Lâchant des traînées de flammes derrière lui, il a traversé le mur du son en claquant et pris son cap vers le nord. Dans ses flancs, il emportait les éclairs, la grêle et le tonnerre de la guerre, des bombes d'une tonne et des missiles, bourrasques de feu et de métal. Sur son passage, la nuit était obscurcie, la lune effacée, l'air solidifié. Arrivé aux limites du Koweït, le vent mauvais a filé droit, laissant sur sa droite l'île de Bubiyan et les rives du chott Al-Arab, négligeant la péninsule sablonneuse de Fao, face à l'Iran. Il a sauté sans effort les tranchées et les murailles de barbelés d'une frontière morte, avant de survoler les premières villes irakiennes, Umm Qasr, Safwan, Zubayr, et les immenses puits de pétrole de Rumayla. Dans la ville de Bassora, son haleine forte a tordu les palmiers dattiers et les plis des *abayas* noires des femmes. Parvenu au cœur de l'Irak, l'orage a grondé de plus en plus fort au-dessus des marécages et des champs de cailloux. L'ouragan fonçait, entre Tigre et Euphrate, maître des lieux, méprisant Dieu, la géographie et l'histoire, sans un regard pour les villes saintes de Nadjaf et Karbala. Pressé d'atteindre son but. Devant lui s'étaient Bagdad, le « Don de Dieu » en persan, la « Citadelle des aigles » en arabe ancien, la splendeur de ses palais abbassides, les bibliothèques d'Al-Mustansiriya

et les mosquées bleues, ravagées trois siècles plus tôt par les invasions barbares. Enroulée autour du Tigre, la Babylone moderne exhibait sa richesse de béton, de verre et d'acier, autoroutes à six voies, aéroports, universités et puissantes casernes. La provocante cité avait fortifié ses remparts, bâti des murailles de sacs de sable, des casemates et des bunkers. Cette nuit, dans ses flancs, il y avait cinq millions d'habitants qui n'arrivaient pas à trouver le sommeil, saisis par le pressentiment de la catastrophe. Bagdad, ultime forteresse de Mésopotamie, attendait l'assaut final.

De mon balcon, j'ai vu la formidable tourmente s'arrêter exactement à la verticale des lumières de la capitale. Haut dans l'espace est apparue une série de pointillés vifs, traits et points, les traînées de feu des obus de la DCA, dessinant un vol de papillons rouges aux ailes tremblantes. Ensuite, il y a eu un grand silence, un frisson a parcouru l'air, le ciel retenait son souffle. Un premier éclair a traversé le paysage. L'explosion du missile Tomahawk a retenti comme un énorme coup de tonnerre au-dessus des toits. Et l'orage a explosé.

Le bruit a déclenché les systèmes d'alarme des automobiles sur le parking. Tous les chiens de la ville ont hurlé à la mort. Deux nouvelles boules de flammes, brèves et denses, ont allumé l'autre rive du Tigre. Puis l'horizon a pris feu. J'ai écouté cette bourrasque sèche, parcourue d'éclairs assassins, rythmée par la basse des bombardiers B-52, le battement rauque d'un cœur malade au stéthoscope. Après les avions de bombardement, les ailes des chasseurs ont écorché le ciel. Une sorte de raclement de gorge, deux coups de poing dans l'air et une volée de missiles. Les jets ont carbonisé une poignée d'immeubles et d'hommes et ils sont repartis, légers. Tout près, l'imam de la Mosquée bleue a ouvert son micro pour répéter que Dieu est grand, même la tête courbée sous le déluge. Ce vieillard têtu ne dort jamais.

À chaque frappe, quelle que soit l'heure, il entame sa mélodie d'un ton éraillé, la bouche empâtée de sommeil, parfois étrangement sensuelle. Il ignore les attaques isolées, mais ne manque jamais le chœur majeur des bombardiers lourds ou des missiles Tomahawk. L'imam qui ne dort pas est la voix des raids, le bulletin météo de la guerre. Seul, sous les bombes, il apaise et jamais ne vous abandonne. On finit par l'espérer. Très tard, quand il se tait et que résonne le silence, c'est alors que la peur vous saisit.

Ce n'était qu'une nuit de bombardements comme les précédentes, le chaos continue et tout est en place dans l'ordre de la guerre. Il y a longtemps que je ne dors plus, une partie de moi abruti de fatigue, l'autre occupée à surveiller le tic-tac des bombes, le mouvement déchiré des rideaux et le halètement de la ville. Collé à la fenêtre, pieds nus sur le sable de la moquette, j'attends.

Ce matin, au petit jour, je les ai vus pour la première fois. Ils étaient là, de l'autre côté du Tigre, à quatre cents mètres environ, près des roseaux, au bord de la digue longeant le palais de Saddam. Quatre chars américains, des Bradley, ont pointé les gueules de leur canon. Ils se sont postés, chasseurs à l'affût, à une trentaine de mètres des tranchées qui bordent le fleuve. À l'intérieur des bunkers, des fantassins irakiens se sont retrouvés coincés à bout portant du premier tank. Le Bradley se tenait immobile, tueur en acier, son canon sur l'épaule, l'œil de son écran de tir verrouillé sur sa cible. Quelques ombres ont tenté de s'échapper. Des soldats ont jeté leur uniforme et plongé entre les roseaux. Aussitôt, une rafale d'obus a couronné l'abri d'un nuage de cendres. Depuis, les chars martèlent un côté de la taupinière et tuent tout ce qui sort de l'autre : le piège s'est refermé. Dans l'air qui brûle, la mort bat des ailes. Des avions A-10, queue à empennage double, vol lent et gracieux, jouent aux mouettes amoureuses,

en ponctuant leurs ébats de bombes à fragmentation de deux cent cinquante kilos. Tout en haut, un dieu en colère claque des portes dans le ciel. En bas, j'écris toujours, petit comptable de la mort et de la destruction. Fatigué.

Soudain, une énorme explosion, plus proche que les autres, et le sol gronde sous mes pieds. Un obus vient de frapper l'autre côté du bâtiment, vers les chambres qui donnent au nord-est, sur le pont Al-Joumhouria. Je dévale l'escalier de secours. Au quinzième étage, des cris, des pleurs, une odeur de brûlé, la panique. Une journaliste japonaise m'agrippe en hurlant, hystérique. Je la repousse brutalement. Au bout du couloir, le projectile a frappé deux étages, entre les chambres 1503 et 1403. À l'intérieur de la première pièce, il y a un gros trou dans le balcon, du verre brisé et une mare de sang sur la moquette. Je vois un jeune cameraman allongé sur le sol, mâchoires contractées, visage de cire. Un fragment d'obus l'a atteint à l'abdomen. Jérôme, un ami photographe, est déjà à ses côtés. À genoux, je retrouve les gestes d'autrefois, appris dans un hôpital. Le pouls est absent, mais le verre de ma montre s'embue près de ses lèvres. Il est vivant. Une tache étrange brille au milieu du corps. Le souffle lui a ouvert le ventre du pubis au sternum, écartant la peau et les muscles, découvrant les viscères, flaque blanche et nacrée. D'un geste inutile, je plonge mes mains dans son abdomen pour essayer de parer la plaie. Pas un médicament, pas une seringue, pas un pansement dans cet hôtel. Jérôme emballe le blessé dans une couverture sale pendant que je lui maintiens la mâchoire pour l'empêcher d'avaler sa langue. Il est lourd, le couloir est long et l'ascenseur poussif. Pas d'ambulance. Il est bien trop grand pour la banquette en skaï rouge du taxi irakien et il faut le plier pour l'installer. Il respire toujours. Jérôme l'accompagne vers le premier hôpital, Al-Kindi ou peut-être Yarmouk. Le chauffeur démarre trop vite, et je reste là,

hébété, les bras couverts du sang de cet homme. J'ai mis mes mains dans son ventre et je ne le connaissais pas. J'ai mis mes mains dans son ventre et j'ai un infini respect pour lui. Plus tard, j'apprendrai son prénom : Taras.

Sur le parking, certains confrères évoquent un coup de lance-roquettes irakien, d'autres pointent une colonne d'Abrams, des chars américains en position sur le pont. Personne ne sait. Une voix intérieure me répète : « Mets ça de côté. Monte dans ta chambre. Il faut écrire, rendre ton article à l'heure. »

Je traverse le lobby de l'hôtel, une grande tache blanche et nacrée devant les yeux, un rond de lumière vive, faisceau brillant et perçant, qui me troue le front, pénètre jusqu'au fond de mon cerveau, s'imprime. Une partie de moi avance à pas rapides, l'autre reste immobile et la regarde presque amusée, en répétant que toute précipitation est grotesque, que le temps n'a pas d'importance. Venue de très loin, je sens sourdre une énorme colère. Je reconnais cette rage, ce n'est pas la première fois. Voilà longtemps qu'elle ne me quitte plus. Dans le hall, je croise une consœur qui recule, effrayée. Trois autres journalistes ont été blessés par de gros éclats de verre. Samia a un fragment de métal planté dans le crâne. À l'étage du dessous, chambre 1403, un cameraman espagnol a été évacué avec une forte hémorragie à la cuisse. Les balcons des habitations à numéro impair regardent le fleuve Tigre, le pont Al-Joumhouria et le champ de bataille : c'est un coup direct, droit au but, pas une erreur de tir. Une saleté de plus. Surtout ne plus y penser. Continuer à avancer dans la cohue silencieuse du hall, parmi les reporters choqués. Et ignorer les nervis irakiens qui nous surveillent depuis deux mois, officiels, interprètes, chauffeurs ou concierges, tous des flics. L'un d'eux, Oudaï, représentant du ministère

de l'Information, me barre le chemin. L'homme est étrange. Autrefois amoureux de la France, en poste à l'ambassade à Paris, il a été chassé lors d'une crise diplomatique. Depuis, il nous fait payer son dépit, promenant sa moustache d'apparatchik, la mine arrogante du tout-puissant, l'index dressé, capable de vous expulser du pays dans l'instant. Le visage d'une pâleur malade, le dos brisé par un accident de voiture, douloureux et blême, il peut être impitoyable. Ou d'une chaleur fraternelle quand il vous prend par l'épaule en parlant du passé. Ce matin, il a le faciès brutal de l'homme du régime. À côté de lui, le caissier, les yeux fuyants, cache ses mains en crochets, dix horribles doigts boudinés et sans ongles, brûlés par un bain d'acide infligé par les brutes du parti pour punir une erreur comptable. Voilà des mois que ces griffes me poursuivent pour encaisser les pseudo-droits d'accréditation que je m'obstine à ne pas régler, façon de résister à l'humiliation quotidienne. Oudaï regarde mes avant-bras souillés, ne demande rien puisqu'il sait déjà tout et, d'un coup de menton, désigne le caissier : « Il faut payer. Maintenant ! » Nos regards se croisent. Je dois avoir l'air sonné, un peu fou. Il s'écarte. Dans l'ascenseur, je frotte avec la semelle de ma chaussure une tache de sang noir sur le tapis. La voix intérieure répète : « Mets ça de côté. Écris. »

Il est deux heures du matin, l'article est transmis et je ne dors pas. Écrire ? À quoi sert de jouer les scribes ? D'inscrire les faits, les hommes et leur mort ? Je compte, je recense, j'aligne des caractères comme des petits paquets de douleur. Écrire, c'est brûler vif quand on a du mal à se débarrasser de ce qu'on a vécu. C'est faire exister cette part d'horreur, mâchonner sa souffrance, commettre le mal une seconde fois. Le résultat qui m'a donné tant de peine paraît pathétique, quelques pages de signes flottant sur mon écran. Un verbe, un sujet, un complément, écrire, c'est fragile et si fort. J'ai

essayé de mettre en forme un bruit épouvantable, un ventre ouvert et une moquette sale. Je n'ai pas trouvé un seul mot pour l'image de cette flaque blanche et nacrée. Écrire, c'est essayer de s'acquitter d'une tâche qui est parfois plus grande que nous. Je suis dépassé, impuissant, lamentable. Écrire, à quoi bon? Je n'ai rien pu empêcher. Ni avant ni après.

Il est mort en arrivant à l'hôpital. Taras, le jeune cameraman ukrainien. Et aussi José, l'Espagnol de la chambre au-dessous. Morts, tous les deux. J'ai appris leurs noms et leur mort en même temps. Je m'en veux. Avec un peu de matériel médical, un embout respiratoire, un tonicardiaque, une perfusion, une couverture de survie pour tenir son ventre ouvert, alors peut-être... mais il a succombé trois minutes avant de parvenir au cloaque des urgences de Bagdad. Je ne peux pas en rester là. Raconter et tourner la page. J'ai besoin de savoir, de comprendre, l'obus, la tache blanche, le mal, même le plus obscur. J'ai un peu peur, mais tant pis. La Chose me tourmente depuis longtemps et je n'ai plus le choix. Il faut se mettre en quête et ne s'arrêter qu'une fois le mystère éclairci. Sinon, ma rage va finir par m'étouffer. Il faut tout reprendre, depuis le début.

Qui a tiré? À l'hôtel, une caméra de télévision a enregistré les images des tanks américains sur le pont, à moins de deux kilomètres de notre bâtiment. Je visionne le film. Au bord du Tigre, la carte postale des palmiers penchés dans la brume et des maisons couleur sable. Au premier plan, nette et bien détachée, la colonne de chars Abrams, leurs sales gueules de scarabées à cornes du désert, monstres blindés, trapus, le front buté. La tourelle du deuxième tourne lentement, pointe le balcon, s'arrête et vise. En gros plan apparaît l'orifice noir, béant, du canon, puis l'énorme flamme orange du

départ de l'obus envahit l'écran. La bande sonore a même enregistré le bang de l'arrivée. Après ce réquisitoire filmé, le doute n'est plus possible : c'est un coup au but, délibéré. De sang-froid. Pourquoi est-ce que les Américains ont fait ça ? Le Pentagone parle de snipers irakiens et de tirs hostiles venus de l'hôtel. La colonne de blindés, prise sous le feu, aurait répliqué pour nettoyer la position ennemie. Légitime défense. Le seul problème est que personne n'a ouvert le feu à partir du Palestine. Comme souvent, le Pentagone dit n'importe quoi, histoire de contrôler la « vérité de l'instant », en attendant l'oubli. La méthode d'intoxication est ancienne, connue, efficace. Il s'agit de gagner du temps sur la vérité des faits, quelques jours seulement, et d'attendre qu'un nouvel événement fasse oublier la bavure. La guerre continue, elle effacera tout. Voilà leur pari.

Dans ma chambre, je défonce un placard à coups de poing et la douleur me soulage.

Deux heures du matin, il fait nuit et froid. Des coups à ma porte et un bruit de passe dans la serrure annoncent qu'Oudaï et son caissier rapace n'ont pas renoncé à présenter leur addition. C'est que le temps presse, les forces alliées envahissent la capitale et nos amis savent qu'ils vont bientôt perdre les clés de la caisse. Je me cache sur le balcon et m'endors, roulé en boule dans un coin obscur. Taras, José... assassinés par les Américains. Pourquoi est-ce qu'ils ont fait ça ? La voix de l'imam de la Mosquée bleue annonce qu'Allah est grand et que le monde d'en bas reprend feu. Dès que la bête soufflera, j'irai examiner ce pont.

Le lendemain matin, les tireurs embusqués interdisent le boulevard et je bats en retraite. Aux abords de l'hôtel, je cherche Shirin des yeux. Je l'ai remarquée dès le premier jour, près de la célèbre statue en bronze de Saddam. Elle

courait entre les voitures, claquettes aux pieds, habillée d'une large chemise d'homme, mais les cheveux soigneusement noués avec un petit ruban. Je lui donnais six ans à peine, si frêle au milieu des taxis jaunes, des berlines officielles et des camions qui la frôlaient sur l'avenue. Elle galopait dans Bagdad la main tendue, en espérant qu'une vitre s'abaisse sur un billet de deux cent cinquante dinars, c'est-à-dire pas grand-chose. Elle courait, cette gamine, de l'aube au couchant, au risque de se faire tuer, pour manger. Un soir, tard, je l'ai découverte pelotonnée dans le parc de l'hôtel. La nuit était glacée et Shirin tremblait de tous ses membres. Dans le jardin éclairé par les projecteurs des télévisions, les reporters enchaînaient leurs directs. D'habitude, la fillette passait son temps à suivre les journalistes en leur tapant sur le dos de la main, petite libellule brune, effrontée, énervante à force de vouloir vous arracher un billet. Voilà un bon moment qu'elle ne demandait rien. Assise à l'écart dans l'obscurité, Shirin ne parlait même plus, elle avait froid à en crever. Au minable bazar de l'hôtel, entre les narguilés et les tapis, il n'y avait rien à sa taille de nain de jardin. Il a fallu l'enrouler dans un épais châle de laine et la raccompagner jusqu'au bout du parc. Pour être sûr que le marchand ne lui rachète pas, à bas prix, son manteau de fortune. Voilà huit jours qu'elle a disparu. J'ai beau chercher Shirin, elle reste invisible. J'espère qu'elle a trouvé un abri, juste avant l'orage du désert qui s'est abattu sur Bagdad. Si elle grandit, elle a tout pour devenir une princesse. Ou une prostituée d'hôtel. Selon les salopards qu'elle croisera sur son chemin d'écolière.

Encore un raid sur la ville, avec grondements et éclairs. Des bombardiers B-52, de l'artillerie et je ne sais quoi. Je commence à en avoir assez de toute cette quinquillerie de guerre. J'avais décidé de dormir tout mon soûl, une fois,

une seule fois depuis trois mois. En grognant, j'enfouis ma tête sous mes draps sales, décidé à retrouver mon sommeil sans rêves. Nouvelles explosions, plus fortes, plus proches. Je croyais que la bataille de Bagdad était finie? Coup d'œil sur la montre. J'espère qu'ils ne vont pas attaquer à deux heures du matin! Il y a des règles à observer même dans une bataille. La tradition est de lancer les offensives un peu avant l'aube, de s'entre-tuer toute la matinée et de pousser le plus loin possible jusqu'à la mi-journée, voire le début d'après-midi. Ensuite, dès la tombée de la nuit et excepté quelques raids aériens, l'heure est au repos. La guerre a son manuel de savoir-mourir et il est très mal élevé d'attaquer après minuit. Je veux me rendormir. Impossible. Les explosions sont énormes et le ciel épais est découpé en tranches par des lueurs inconnues, vives, blanches, phosphorescentes. Je ne connais pas ce nouveau type d'explosif. Et les grands flashes nacrés me tétanisent en me renvoyant le nez sur la moquette de la chambre 1632. Lampe de poche, gilet pare-éclats, balcon et regard sur la ville. Rien à l'horizon, il fait une chaleur étouffante : j'ai dû avoir un cauchemar. Soudain, un éclair horizontal et Bagdad s'allume d'un bout à l'autre de l'horizon. Une rafale d'éclats minuscules fait pouffer la poussière brûlante de la balustrade. Je tends la main, paume ouverte... des gouttes. Il pleut. C'est un orage, un vrai, sans acier et sans feu, une averse avec de l'eau, douce, fraîche. Une manifestation bienveillante du ciel prévue pour abreuver l'homme, pas pour le saigner. À poil sur mon balcon, les deux mains tendues vers le ciel, je ris comme un enfant.

Au matin, quelques déflagrations sèches sur le boulevard confirment que les snipers n'ont pas encore libéré le chemin qui mène au pont Al-Joumhouria sur le fleuve. J'en profite pour relire les témoignages obtenus la veille sur le comportement des marines pendant leur progression jusqu'aux

portes de Bagdad. La traversée du pays n'a rien eu d'une guerre de tranchées, l'aviation avait déjà écrasé toute velléité de résistance irakienne. Il n'empêche, les marines se croient toujours à Guadalcanal et n'arrivent pas à faire la différence entre un car scolaire et une voiture de rebelles fedayins. Ils voient leurs chargeurs sur tout ce qui bouge, hommes, femmes, enfants, vieillards, en charrette ou à vélo, tout ce qui ne ralentit pas au barrage ou marche dans leur direction. Ils s'emportent quand les Arabes ne comprennent pas leurs sommations formulées pourtant dans un jargon américain réglementaire et délimitent des *dead zones*, cercles de mort à ne jamais franchir. Ils hurlent pour parler, prennent un simple village pour Bagdad, situent l'Irak près de la planète Mars, confondent les habitants avec des personnages de jeu vidéo et un paysan dans sa grange avec Ben Laden dans sa grotte. Si un seul marine ouvre le feu, quelle que soit la raison, c'est toute l'unité qui rafale jusqu'à épuisement des munitions. «Tirer d'abord, vérifier ensuite», la consigne est appliquée mécaniquement. Ces soldats sont des machines à tuer. Ils ne savent rien faire d'autre. Il est vrai qu'une fois la famille suspecte massacrée, les mêmes se précipitent pour soigner les rares survivants criblés de leurs balles.

Assis à ma table de travail, je suis en train d'égrener leur chapelet de bavures quand j'entends la porte de ma chambre forcée s'ouvrir avec un grand bruit.

Des hommes en armes font irruption. Ils ont des lampes frontales, des casques, des cagoules, des fusils M16 et me mettent en joue. Des Américains.

– *Down!* À terre! Sur le sol! Tout de suite!

Je cherche le regard du marine le plus proche et ne trouve qu'un œil de charbon noir, un bouton-pression relié par la moelle épinière à son doigt sur la gâchette du M16. Surtout ne pas discuter. Au moindre signe de résistance, ils

ouvriraient le feu ou me régèleraient d'un coup de crosse en pleine figure. Avec précaution, je m'allonge à plat ventre, les bras bien écartés sur la moquette crasseuse de ma chambre, et décline en anglais nom, nationalité, profession et titre de mon journal. Ce qu'ils savent parfaitement puisque, depuis le départ des Irakiens, nous partageons le même hôtel. Je reconnais l'un d'entre eux. La veille, pour fêter la victoire, il a essayé de négocier un de mes derniers cigares cubains. Là, l'œil aussi noir que celui des autres, il me met en joue comme un kamikaze d'al-Qaida.

– *Don't move!*

Je ne bouge pas. Jusqu'à ce qu'ils m'autorisent à ouvrir, très lentement, mon sac pour montrer ma carte de presse.

– Avez-vous vu des hommes agressifs, suspects, en armes, dans l'hôtel?

– À part vous... personne.

Un ordre claque. Ils s'en vont.

Quelques minutes plus tard, un officier marine vient contrôler de nouveau mon identité, fouiller mon armoire et s'excuser avec le ton excessivement poli d'un employé de sauna qui aurait oublié de vous apporter votre serviette de bain.

– *Have a good day, sir!* Et n'hésitez pas à nous appeler si vous avez besoin d'aide.

Je retrouve ma table de travail. En laissant la porte ouverte. Au cas où.

J'étouffe dans cet hôtel. Un chauffeur de taxi m'a glissé l'adresse de Shirin, qui habite dans un secteur populaire au nord de la capitale, où deux missiles ont fait un massacre. Sur place, le quartier est encombré, chaotique. Habituellement, les gens de Bagdad viennent ici faire réparer leurs véhicules ou chercher des pièces détachées. Les deux roquettes ont

frappé les contre-allées et tué quatorze passants. Entre les voitures calcinées et les comptoirs criblés d'éclats, je suis pas à pas l'axe du souffle de l'explosion. Il est rond, tubulaire, sinueux. D'abord, un magasin d'oiseaux, de perruches et de poules, aux murs couverts de plumes collées par le sang. J'entre. Une porte déglinguée claque et le courant d'air soulève vers le plafond crevé une masse duveteuse qui retombe sur mes épaules, avec une odeur chaude de fiente et de chair brûlée. Derrière la boutique, un appartement dévasté et, dans la ruelle attenante, un reste carbonisé de charrette à âne. Au sommet d'une villa, une voiture repose sur le toit, projetée par l'expiration brutale du missile Tomahawk. Je cherche à reconstituer le trajet suivi par le souffle, contourne le pâté de maisons, piste sur une cinquantaine de mètres un itinéraire invisible. Il est passé là, coagulant cet amas de verre brisé, et a traversé le jardin en tordant ce portail de fer forgé. Puis il a grimpé l'escalier vers cette chambre d'enfant à l'étage. Le paquet d'air propulsé s'est transformé en une énorme gifle qui a tout renversé, blessé ou tué. Il s'est introduit dans l'intimité du logis en défonçant la porte. Je sens encore son haleine, elle est encore là, elle pue le brûlé et la mort. Dans la cuisine épargnée, un garçon brun de huit ans s'enroule autour des jambes d'un adulte. Bashar est le premier de sa classe, affirme son père avec fierté. Le gamin a eu peur, il répète que c'est fini mais ses yeux noirs affolés disent le contraire.

Je n'ai pas trouvé Shirin. En passant devant l'université, je note sur mon carnet le texte d'un poème affiché à l'entrée d'un amphi :

*Le chagrin a recouvert ton visage  
Où les larmes coulent sans cesse !  
Mais la mort est ton ennemie  
Ô Bagdad, Ô Bagdad*

*Quels crimes voyons-nous!  
Ces crimes qui recommencent  
Comme lors de l'invasion moghol!  
Ils ont volé et pillé nos musées  
Et massacré notre histoire.  
La plaie saigne, toujours béante  
Il ne reste que les larmes  
Qui sont le seul remède.*

Le lendemain, les snipers du boulevard ont été éliminés et je slalome librement entre les trous de la chaussée et les centaines de douilles d'obus qui couvrent le pont Al-Joumhouria, face aux fenêtres de l'hôtel Palestine. Contre toute attente, les tanks Abrams sont toujours là, au même endroit. Scarabées massifs, impressionnants, armés comme des forteresses, chacun long d'une dizaine de mètres, bien plus haut qu'un homme, lourd de soixante-dix tonnes d'acier, équipé de trois mitrailleuses et d'un canon de 120 mm capable de perforer le blindage de n'importe quel char moderne. Le char dresse des antennes qui surveillent tout sur trois cent soixante degrés et peuvent détecter la silhouette d'un enfant la nuit dans le brouillard. Lancé à soixante-dix kilomètres-heure, il peut percer un bunker ou carboniser une maison, à quatre kilomètres de distance, sans que ses victimes aient eu le temps de l'apercevoir. Taras et José n'avaient aucune chance. J'approche. Sur un véhicule, un sigle, « Compagnie Alpha, 4-64 Armor », surnommée la « compagnie des Assassins ».

– Français? Ah! Je viens d'en manger deux au petit déjeuner! sourit le capitaine Philip W.

Il a l'humour délicat, les traits creusés et le teint bronzé d'un moniteur de ski des Rocheuses.

– Je viens pour la mort de mes deux confrères.

Le sourire s'éteint, une ombre passe dans son regard.

– Venez... Je vais vous montrer quelque chose.

Il pointe les débris de missiles d'une roquette irakienne non explosée plantée dans le sol. Cette nuit-là, son unité s'est battue huit heures d'affilée avant de prendre position sur le pont. En face, à partir des huit étages du grand immeuble de la Jeunesse, une vingtaine de commandos des fedayins de Saddam, tout de noir vêtus, se glissaient sur la rive ou embarquaient dans de petits bateaux pour atteindre le dessous du pont. Il montre l'acier écorché du canon d'un char, une lunette de vision brisée, des traces noircies sur les coques.

– Missiles antitanks russes, roquettes de RPG... face à nous, sur cent quatre-vingts degrés, on voyait tout l'horizon crépiter de flashes rouge et blanc.

Du parapet qui surplombe le Tigre, impossible de repérer d'où partaient les tirs sur les berges du fleuve.

– Face au soleil, on voyait mal avec ces putains de nuages bas, cette brume, la fumée du pétrole, le feu, les flashes... Merde! Ce n'était pas une promenade de santé. J'ai quand même eu deux de mes hommes blessés.

En pleine bataille, le capitaine demande à l'état-major un tir d'artillerie lourde qui transforme l'immeuble de la Jeunesse en fosse commune. Un avion de combat A-10 peigne les toits avec sa mitrailleuse à trois mille coups par minute. Un instant maté, le feu ennemi reprend. Dans le premier char, Shawn, le tireur, signale qu'il voit des éléments hostiles sur un balcon et demande la permission d'«engager l'ennemi». Il choisit un obus *high explosive* fait pour mettre les hommes en pièces et règle la distance, mille sept cent quarante mètres, indiquée par sa lunette de visée. Autorisation accordée.

– Quand on nous tire dessus, la règle est de retourner le feu. Et de détruire les cibles, les unes après les autres.

Vingt minutes plus tard, un message radio lui apprend que le pseudo-commando ennemi était composé d'un Ukrainien

et d'un Espagnol, travaillant pour des chaînes de télévision occidentales...

– Le Palestine était bourré de journalistes.

– Je ne l'ai jamais su!

– Le monde entier le savait.

– On vit enfermés dans notre blindé depuis le Koweït!

– Washington, votre état-major, le général de division, tout le monde le savait, non?

– On ne m'a jamais rien dit.

Le dos tourné, je tapote le ventre du blindé qui a tué mes confrères. Je pense à José, la cuisse ouverte, qui perd son sang, et à Taras, éviscéré comme un animal de boucherie.

– Vous savez dans quel état étaient les corps?

Je lui tourne le dos, décidé à m'en aller.

– Attendez...

Il s'assied à l'écart des hommes sur un bloc de béton noirci par le feu. Soudain, ses épaules s'affaissent. Le professionnel de la balistique a disparu. Il confie :

– Je me sens mal après cette histoire. Mes hommes se sentent mal.

Des combattants autistes dans leurs bathyscaphes d'acier, un état-major qui étouffe l'information et Washington qui se fout de reporters européens obstinés à travailler dans le camp ennemi... Personne ne croira à cette version.

Je m'en vais. J'entends le capitaine Philip W. qui me hèle. L'homme est redevenu un officier américain en campagne.

– *Hey, Frenchie!* La prochaine fois que je pars à l'assaut, je t'emmène dans mon char, OK?

Je le regarde. Derrière le sourire, il est toujours affreusement mal à l'aise. Un jour, le capitaine rentrera chez lui, embrassera sa femme et ses gosses. J'aimerais savoir ce qu'il fera de tout cela. De la douleur de la guerre.



## LA RAGE

Un rayon de lumière me sort du coma. Je ne sais plus où je suis. Cela m'arrive parfois au réveil. Il n'y a rien à faire, sinon attendre, avec un mélange de curiosité et d'appréhension, que mon cerveau s'allume et rassemble les informations, une à une. Dans cet espace-là, je flotte, silencieux, en apesanteur. Je peux me découvrir dans mon lit à la maison, ou bien à des milliers de kilomètres de chez moi ; en vacances, avec une femme à mes côtés, ou en reportage, couché dans une ferme en ruine. Dans mon crâne qui joue à la roulette, une boule tourne, passe par la case lumière ou la case ténèbres. Alors, peignoir de bain ou gilet pare-éclats ? L'odeur de l'amour au petit matin ou la nausée ? Cette fois, mes doigts froissent des draps lisses et propres : tout va bien. J'ai la bouche empâtée par l'abus de tabac et le décalage horaire : je suis forcément ailleurs. J'ouvre une paupière sur la chambre Art déco : hôtel Carlyle Suite, New Hampshire Avenue, Washington DC, USA. Nous y sommes.

Quatre ans après le début de la guerre d'Irak, je suis venu pour retrouver le capitaine W. J'avale un café pisseux en

allumant un cigare cubain sous l'œil éberlué du concierge haïtien, celui qui travaille entre le porteur ivoirien et la réceptionniste pakistanaise. Dehors, l'Amérique s'exhibe. Un shérif patrouille, l'air inquisiteur, en voiture sur New Hampshire, un charpentier armé d'une panoplie d'outils roule des hanches sur un toit, un SDF noir pousse un monumental caddie bourré de sacs en plastique, une rockeuse aux cheveux violets traîne son caniche nain : chacun ici donne l'impression de chercher un rôle dans un film. C'est l'heure où Washington bouchonne au pied des bureaux de Constitution Avenue. La Maison-Blanche, le Congrès, le Capitole étalent leur puissance servie par des conseillers politiquement corrects, capables de transformer la planète en lendemain d'apocalypse. Au nom de Dieu et d'un monde meilleur. Quatre années de guerre ont certes ébranlé les certitudes et ruiné la confiance dans un président néoconservateur au regard convergent, né les pieds dans le pétrole, alcoolo devenu *born again to Jesus*, bon chrétien missionnaire qui détruit Bagdad pour mieux la sauver. L'affaire des morts du Palestine n'est pas passée totalement inaperçue. Les familles ont porté plainte, les associations de journalistes se sont accrochées au dossier et j'ai enquêté huit mois à Paris avant d'écrire un rapport sur le double meurtre. Face à l'évidence, le Pentagone a promis une enquête. À la fois juge et partie, il a pondu un « rapport final » qui continue à mentir avec application. L'Amérique fait le gros dos, avec cette faculté qu'elle a d'affirmer qu'il a neigé à gros flocons un 15 août sur une plage des Caraïbes, même si les baigneurs disent le contraire. La procédure judiciaire s'est enlisée, les parents démunis remâchent leur douleur. Et le capitaine Philip W. est introuvable. L'armée refuse de communiquer son lieu d'affectation et son téléphone, mais donne aimablement son e-mail qui renvoie inmanquablement tous vos messages,

frappés de la mention « adresse invalide ». Moi, je ne viens pas pour l'interroger sur le double meurtre. Tout a été dit depuis le pont Al-Joumhouria. Mais je veux comprendre ce qu'il ressent aujourd'hui, ce qui l'habite. Est-ce qu'il a oublié? Est-ce qu'il s'en veut? Est-ce qu'il s'en fout? Je veux savoir. Quitte à fouiller toutes les casernes du pays et questionner tous les anciens combattants de cette guerre.

Direction plein sud. À une trentaine de kilomètres plus loin, Steve vit sur Usher Avenue, Alexandria, en Virginie, où il anime une association de défense des soldats, Veterans for America. Dans le ciel passe un avion quadriréacteur en direction de l'est. Ses cent kilos calés sur sa chaise de camping dans son jardin, Steve pose sa cannette de bière.

– 12 h 57. C'est l'heure de l'avion des morts.

– ...

– Le vol quotidien qui ramène les gars amochés d'Irak.

– Un avion entier, chaque jour que le bon Dieu fait! Et parfois un second, la nuit.

Steve a servi pendant la première guerre du Golfe. Dix ans plus tard, son frère courait Ben Laden en Afghanistan dans les montagnes de Tora Bora. Dans ses lettres, il pestait déjà contre l'équipement de combat inadapté. En 2003, dès le début de la guerre d'Irak, Steve rend visite aux blessés de l'hôpital Walter-Reed à Washington. Beaucoup ont le regard vide et le crâne rasé, sillonné par une profonde balafre, trépané. La guérilla irakienne a un faible pour les mines artisanales, les IED, *improvised explosive devices*, des paquets d'explosifs enterrés au bord d'une route, posés dans un caniveau, sous un étal de légumes ou une poubelle. Contrôlés à distance par une caméra vidéo, déclenchés par le signal d'un téléphone portable, il en explose une centaine par jour, une toutes les quinze minutes en Irak.

Responsables des deux tiers des pertes américaines, ces engins tuent davantage que les kamikazes, réservés aux grandes occasions. Le Humvee américain utilisé en patrouille n'est qu'une grosse jeep du désert, bien armée mais mal défendue, les portières à peine blindées et sans aucune protection au sol. Quand l'IED saute au passage des hommes, l'onde de choc leur fait éclater le cerveau. À l'intérieur des véhicules, on découvre des hommes figés, sans une écorchure, morts de l'intérieur. Steve découvre que les survivants sont blessés une seconde fois par l'impact de leur propre casque lourd, mal conçu. Depuis, il accumule les rapports techniques, harcèle les politiques et le Congrès.

Tous les vétérans connaissent la carrure du géant blond à la queue-de-cheval, les bras tatoués, fort en gueule et attentif à ses frères d'armes, celui qui a contribué à faire modifier les casques de combat, renforcer les Humvee, allonger les gilets pare-éclats, réinsérer des revenants culs-de-jatte ou manchots. Et surtout aider ceux qui s'en sortent, apparemment intacts, mais brisés.

– Le capitaine Philip W.? Ce nom ne me dit rien. Et lui, vous connaissez?

Steve me montre le dos d'un tueur. Sur la photo, en noir et blanc, un buste large, puissant, musclé. Avec une épée médiévale tatouée du haut de la nuque jusqu'au creux des reins, la pointe dessinée entre les fesses. Sur la lame épaisse, une inscription : « Je suis venu vous apporter l'Enfer. » Chaque omoplate est marquée d'une tête de mort. Sur la nuque, l'aiguille a inscrit un chiffre qui renvoie à l'Épître aux Romains de la Bible, le verset 13, 4 sur la vengeance de Dieu « pour manifester sa colère et punir celui qui fait le mal ».

– Il s'appelle Matt. Et c'est mon ami, dit Steve.

La seconde photo, prise de face, révèle un visage défait, et des yeux d'enfant martyrisé. Matt vit dans une caravane

à Saco, Maine, et passe ses journées affalé sur un canapé, la main sur ses boîtes de pilules et un revolver calibre 9 mm. Quand il sort en ville, il rase les murs, cassé en deux, fuit les endroits à découvert et scrute les toits à la recherche de tireurs embusqués. Dans les bars tranquilles de Saco, il ne consent à s'asseoir que loin de la fenêtre, un œil sur la sortie et un autre en quête de cible.

– Parfois, il bondit comme un dingue en hurlant : « Je veux tuer quelqu'un ! » Et la seconde d'après, il s'effondre dans mes bras en chuchotant : « En moi, il n'y a qu'obscurité, mort et fureur. » Et quand j'essaie de le reconforter, il me dit : « Je me sens mort, là, à l'intérieur. Pourquoi est-ce que je suis revenu vivant ? Pourquoi ? Steve, dis-moi ! » Et il pleure comme un gamin.

Avant l'Irak, Matt était un homme paisible qui vivait avec femme et enfants à deux pas des parcs naturels du Grand Nord. En ville, la Garde nationale proposait un peu d'argent, un bel uniforme, quelques manœuvres et le sentiment d'être utile à son pays. En temps ordinaire, les réservistes de la National Guard se contentent de jouer les sauveurs lors des grands incendies. Matt signe sans savoir qu'à quarante ans la guerre va le propulser à Bangor, en Irak. Là-bas, l'amatteur devient guerrier professionnel. Pendant neuf mois, il vit accroché à une mitrailleuse pour assurer la protection des convois. À Bagdad, l'enfer commence dès la sortie de l'aéroport, sur la route la plus dangereuse du pays. L'armée a nettoyé les bas-côtés, rasé les constructions, les palmiers, la végétation. Rien n'y fait. Les attaques sont quotidiennes. Pas de front, pas de base arrière, jamais de répit. Le jour en patrouille, l'œil sur la ligne des toits, la nuit sous la tente à guetter la chute des obus de mortier. Pas de population amie, les bons mélangés aux méchants, les gosses qui vous entourent, affectueux, et vous caillassent quelques minutes

plus tard, le paisible paysan acquis à la guérilla tirant sa remorque bourrée d'explosifs, ou la voiture « menaçante » qui révèle une femme menant ses enfants sur le chemin de l'école...

– Neuf mois. Bon sang! C'est à vous rendre cinglé!

Démobilisé, Matt est interné en psychiatrie à l'hôpital Walter-Reed. Le diagnostic est évident, sévère : PTSD (*post-traumatic stress disorder*), névrose post-traumatique. En clair, le colosse de Saco n'est plus qu'un vieillard ravagé par la guerre. Entre deux séances de psy, gavé de tranquillisants, il tourne en rond, somnambule tourmenté parmi les ombres du service. À la première permission, il se traîne jusqu'à la sordide boutique d'un tatoueur et se fait cribler le corps de motifs grossiers. Matt en redemande encore et encore.

– Il disait que la douleur de l'aiguille lui faisait du bien.

Quand il revient chez lui à Saco, il retrouve son épouse, sa maison, son passé et ne reconnaît plus rien. Trois jours après, il met le canon de son revolver sur la tempe de sa femme. Les flics l'arrêtent. Il a perdu son travail, ses amis et le sommeil. Matt double, triple les doses de somnifères, avale de quoi assommer un éléphant, sombre mais se réveille inmanquablement deux heures plus tard, en hurlant de terreur, dévasté par le même cauchemar. Il est « là-bas », à Tikrit, tout seul, collé à sa mitrailleuse. Son véhicule a décroché du convoi, il heurte une mine qui le projette hors de l'habitacle. Il rampe jusqu'à la cabine du chauffeur, mort, arrive à extraire le corps, regagne son poste et ouvre le feu dans le noir, le doigt crispé sur la détente, jusqu'à faire fondre le canon. À cet instant précis, il se dresse, paniqué. Du coup, Matt ne veut plus dormir. Et le jour ne lui apporte aucun répit. Sous la douche, debout à sa fenêtre, au volant de sa voiture ou en faisant l'amour, n'importe où, n'importe quand, même les yeux grands ouverts, un flash-back l'oblige à revivre cette

scène. Il se revoit tirer sur un groupe de civils. Sûr d'avoir touché des enfants, il saute de son Humvee et court vers une femme blessée, coupée en deux par sa rafale. Matt la soulève, veut la soigner. Elle meurt dans ses bras. Dans ces moments-là, aucun sédatif ne peut rien. Il étouffe, s'empare de la première arme à sa portée dans la maison et hurle à la mort.

– Un jour, je suis allé le chercher avec quelques vétérans d'Irak pour les emmener dans les montagnes du nord de Virginie. Histoire de les faire respirer un peu, dit Steve.

Le printemps est là. Au pied de la montagne, la vallée brille sous la lumière, légère comme au matin du monde. Les guerriers brisés emplissent leurs poumons, ouvrent les portes du 4 × 4, déchargent les chaises pliantes et les caisses de bière. Assis en rond dans un parc qui domine la plaine, ils s'essaient à parler d'avenir. Soudain, un bruit de moteur. D'une grosse limousine aux vitres fumées descend une famille venue en pique-nique. Les enfants sont bruyants, le père moustachu et la femme voilée : des musulmans.

– Dans la seconde, j'ai vu les mâchoires de Matt se tétaniser et ses poings se crispier. Il s'est levé d'un bond en criant : « *Fucking ragheads!* Têtes à serpillières! Est-ce qu'ils savent que je me suis battu pour leur liberté? »

Toute la famille se fige. Un des gosses se met à pleurer. Et Matt exhale un bruit de poumon crevé.

« Bon Dieu! Pourquoi je dis des trucs comme ça? » Il s'assied, avale une poignée de pilules et ferme les yeux. Il ne dira plus un mot de la journée.

Steve fait et refait ses calculs : un million et demi de soldats ont servi en Irak et en Afghanistan, plus cent mille agents privés de sécurité, la « deuxième armée », celle des mercenaires. Un vétérans sur trois souffre de névrose post-traumatique.

Sur les six cent mille hommes revenus, un tiers sont déjà passés par les hôpitaux militaires : la guerre rend fou. À ce rythme, elle va peupler les rues du pays d'un bon demi-million d'invalides.

Un bruit de bourdon dans le ciel. Steve ne lève même pas la tête.

– 13h07... C'est l'hélico du président qui quitte la Maison-Blanche.

Je repars en direction du fleuve Potomac. Près du pont, les collines du cimetière national militaire d'Arlington sont couvertes de trois cent mille stèles de marbre blanc, plantées bien droit par des générations de présidents-paysagistes. Sur deux cent cinquante hectares, les sépultures racontent toutes les guerres américaines. Je suis venu autrefois marcher ici dans la paix du matin, passer en revue cette armée des morts. Un bel ordonnancement parfois dérangé par un bouquet de roses, une photo de famille ou un ours en peluche posé à même l'herbe verte. En voiture, quand le soleil se durcit, la pierre lisse renvoie chaque rayon de lumière et on roule en cadence, salué par le clignotement continu des tombes. À la sortie se trouve un musée privé et une exposition intitulée «Visages des disparus», consacrée aux soldats morts en Irak et en Afghanistan.

Il suffit de faire quelques pas sous la voûte en verre qui résonne comme une chapelle. Ils vous regardent droit dans les yeux. L'un, derrière ses lunettes d'étudiant, le visage flottant dans un casque trop grand pour lui. Le suivant, en bretelles, torse nu, musclé, bronzé, le sourire insolent, commando marine en campagne. Le troisième, en treillis vert, coiffé d'un béret noir en biais. Au-dessous, une chevelure grise, crépue, des lorgnettes cerclées de métal, la figure d'un homme chaleureux et sage comme un professeur de Harlem.